



HAL
open science

Les zonards une population innommable ?

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. Les zonards une population innommable?. Jean-Pierre Texier, Catherine Verite. PRÉCARITÉS ET MARGINALITÉS AU QUOTIDIEN , L'harmattan, 2013, 978-2-336-00921-6. hal-01228078

HAL Id: hal-01228078

<https://hal.science/hal-01228078>

Submitted on 19 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dans les années 1990, les travailleurs socio-médicaux, les sociologues, notent l'apparition de jeunes sans domicile fixe (TREND 2001 ; Chobeaux, 1996). Dans les espaces urbains, des jeunes âgés de 15 à 30 ans, affublés de tenues singulières, accompagnés de chiens, arpentent les rues, mendient en groupe en alpaguant les gens. Souvent alcoolisés et sous l'emprise de stupéfiants, ils attirent l'attention. Les riverains et commerçants s'en plaignent (Oblet, Renouard, 2006). Ils rappellent les punks des années 1980 (O'Harra, 1995). À côté des jeunes des quartiers populaires, cette autre jeunesse n'appartenant ni à la catégorie du vagabond classique, du SDF conventionnel (Vexliard, 1997; Damon, 2008), ni à celle du toxicomane, plantée devant les commerces des centres villes, questionne. Ainsi contrairement à l'étude des jeunes de quartiers populaires déviants facilement définissables par leur appartenance géographique, à la culture hip hop, et par leurs pratiques illégales, les errants posent un véritable problème de définition. Les recherches menées sur ces jeunes dits « en errance » révèlent un enjeu définitionnel aussi bien épistémologique, que politique. La nouveauté du phénomène couplée à la mobilité de la population qui rend impossible son identification par un territoire comparativement au gang, son fonctionnement néanmoins groupal et la combinaison de diverses propriétés (addictions, vagabondage, vie en squat, en camion, en tente, délinquance), tendent à rendre la définition, la nomination de ses acteurs complexe. Reconnus par les autres acteurs sociaux comme un groupe de parias déviants, s'identifiant entre eux comme adhérant à un même univers, ils constituent un groupe social à part entière. Le sens commun ne tarde pas à les nommer : punk à chien. Présents dans des lieux auparavant occupés par de vieux clochards intégrés à la vie du quartier, ces jeunes insécurisent les riverains (Oblet, Renouard, 2006). Ces « errants » se postent non pas en bas des immeubles des quartiers de relégations, mais au cœur de nos cités, non loin des institutions (police, mairie, administration). Ainsi, très vite, les premières mesures sécuritaires pour endiguer l'occupation des espaces publics sont prises « Cette nouvelle génération de marginaux pourrait réagir différemment de l'ancienne, avoir un comportement violent, se démarquant des marginaux confinés généralement dans une attitude de résignation. » (Rapport Bonnemaïson 1982. 56). Leur traitement social sur un versant sécuritaire, incombe donc aux institutions de santé plutôt qu'aux services de l'ASE¹, dont le mandat est pourtant la prise en charge des jeunes en difficulté.

Les recherches françaises **optent pour l'appellation : jeunes en errance, ou jeunes SDF, privilégient ainsi le caractère nomade et pathologique de leur instabilité géographique, se penchent sur les conduites psychotropiques, le vagabondage, le manque de logement, et se réfèrent pour partie, au concept de désaffiliation. Ces mêmes orientations analytiques se repèrent dans la littérature américaine.**

Cette article propose de réfléchir d'une part sur les appellations attribuées à cette population dans la littérature scientifique : *jeunes en errance, itinérants, fugueurs, jetés dehors, jeunes à risque*, d'autre part de décrypter le lien unissant celles-ci aux méthodologies employées et aux résultats. Ainsi, dans un premier temps, nous nous centrerons sur les définitions, les méthodes employées et les interprétations des recherches sur les jeunes SDF. Dans un second temps, nous mettrons en évidence l'intérêt d'une approche par observation impliquée et d'une endodéfinition. Pour finir, nous vous présenterons les parcours *Zonards* repérer en distinguant plusieurs idéaux types offrant une nouvelle définition.

L'ethnographie impliquée, peut, ici, si ce n'est parer, du moins réduire les manques, les approximations méthodologiques, analytiques, s'écarter des ancrages épistémologiques désuets dont souffrent les travaux antérieurs. Cette approche permet d'affiner la définition des « jeunes en errance », et réfute les appellations choisies jusqu'alors. Ainsi, je démontrerai la nécessité d'un travail ethnographique ancré dans le terrain dans l'approche de nouvelles populations marginales tant sur le plan de la validité, qu'heuristiquement et éthiquement (Glaser, Strauss, 2010).

1/ Jeunes en errance, Street Kids, jeune SDF, de qui parle-t-on ? :

¹ASE : Aide Sociale à l'Enfance

« À ne pas considérer les SDF comme des acteurs sociaux, à ne pas rechercher les raisons qui les font croire, agir, se manifester, on s'interdit d'expliquer nombre de comportements et de phénomènes. Opérer un déni de rationalité c'est être conduit (...) à plaquer des schémas interprétatifs sociocentrés, ou, pire, à n'insister que sur des pathologies mentales pour tenter d'expliquer des phénomènes déconcertants. » (Damon, 2008, p 10 -11).

En France et outre-atlantique les qualificatifs servant à nommer les jeunes SDF qui sillonnent nos rues avec des chiens sont aussi multiples que flous. De jeunes SDF, en errance, à itinérant, jeune de la rue nomades ou jeunes à risque, etc, l'ensemble des noms qui leurs sont attribués² caractérisent aussi d'autres catégories d'acteurs très différentes. Les jeunes en errance comprennent aussi bien les *Zonards* avec leurs chiens, que des jeunes de quartiers populaires « tenant les murs », des malades mentaux sortis du circuit de la psychiatrie (Pattegay, 2001). Les jeunes SDF, quant à eux, regroupent tous les individus âgés de moins de 25 ans sans domicile (migrants, jeunes de familles sans logis, travailleurs précaires, majeur sortie du dispositif ASE³) (Damon, 2008 ; Marpsat, Firdion, 2001 ; Zeneidi-Henry, 2010 ; Guillou, 1998). Les *Zonards* se trouvent donc confondus avec d'autres publics. Ainsi les noms majoritairement utilisés qualifient des pratiques, des conditions de vie bien plus qu'une population.

« Donc l'errance c'est un terme très, très générique pour l'avoir aussi expérimenté au niveau international (...). On se rend compte qu'à Berlin c'est des publics de quartiers avec une population immigrée essentiellement Turque, Pays de l'Est. (...). Des problématiques qui sont assez similaires : c'est un cocktail de désocialisation par un contexte qui tend à exclure de plus en plus ces jeunes qui sont livrés à l'abandon, perdus, que l'on retrouve à tenir des murs au quotidien » **Julien éducateur de club de prévention⁴ en banlieue.**

Doit-on en effet catégoriser les populations en fonction d'une pratique, d'une cause identifiée : la relégation sociale ? Être jeune en errance ou SDF n'implique pas automatiquement le nomadisme, le squat, la toxicomanie, ni un rejet familial, ... Diverses combinaisons sont en effet possibles.

Cette littérature se divise en trois approches : l'une étudie les déterminismes psychiques, une autre les facteurs macro-sociaux et la dernière, peu développée, en tenant compte du point de vue des acteurs tente de comprendre leur mode de vie.

Les recherches inscrites dans le champ psychologique, bien que certaines se revendiquent de la sociologie, se classent en deux catégories : l'une qualitative, l'autre quantitative et épidémiologique (Chobeaux, 1996 ; Le Rest, 2006 ; Côté, 1981 ; Laberge, 2001 ; Ferguson, 2009) TREND⁵ 2001, 2004, 2006). Le paradigme de l'errance ou de l'itinérance, auquel s'apparente ces recherches bien que les anglophones n'utilisent pas ces termes, définit l'errance bien plus d'un point de vue psychique que spatial (Chobeaux, 1996 ; Liebertoff, 1980 ; A. M. Cauce and al (2000 ; Côté, 1981 ; Laberge, 2001 ; Ferguson, 2009). Les acteurs sont ainsi dépeints comme des enfants issus de famille en difficulté (affective, économique, maltraitance), qu'ils quittent précocement (fugue, mise à la porte), aux comportements antisociaux qui les rendent inaptes à vivre selon les règles de notre société (J. Hagan, B. McCarthy, 1998 ; Kurtz. P. D and al, 2000 ; Whitbeck and al, 1997). L'élection de cette vie marginale zonarde, les pratiques de prostitution, de vols, de deal, de violence et de consommation de drogues indiquent simplement une souffrance psychologique liée à un passé infantile chaotique et la mobilité n'est abordée qu'en tant que symptôme de ce mal être (Valleur, 1985 ; Chobeaux, 1996, Guillou, 1998 ; Le Rest, 2006). Les conduites ordaliques caractérisent le mode de vie errant dans une quête de soi et de sens dont ils n'ont que peu conscience (Chobeaux, 1996 ; Le Rest, 2006 ; Le Breton, 2002). « On leur prête des pratiques toxicomaniaques et déviantes dont le paradigme explicatif est celui

² Squeegee², jeunes de la rue, jeunes SDF, itinérants, nomades, squatteurs, (Parazelli, 2002 ; Laberge, 2000 ; Poirier *et al.*, 2000); chez les anglophones : young homeless, homeless adolescent, runaways, throuaway, push-out, street youth, street kids, nomadic people of the street, youth at risks, outcasts, travellers (Brannigan, Caputo, 1993 ; Avile, Helfrich, 2004 ; Cause *et al.*, 2000 ; Gaetz, 2004 ; Hagan, Mc Carty, 1997 ; Kurtz, 1991 ; Whitbeck, 1997)

³ ASE/ Aide Sociale à l'Enfance

⁴ Club de prévention : Association mandatée par le conseil général pour aider aux jeunes en difficulté, souvent oisifs et prévenir la délinquance dans les quartiers populaires.

⁵ TREND : Tendances Récentes et Nouvelles Drogues, publication OFDT

de l'errance vue sous l'angle de la psychologie. » (Bourquet *et al*, 2004). Les errants s'inscriraient ainsi dans un rapport au monde de type fuite (Le Rest, 2006). Si Chobeaux, relève nombre d'actes impulsifs, de violences, la présence de tatouages, de cicatrices, comme autant de preuves de « [...] structures psychoaffectives situées dans le registre de la psychopathie. » ne peut-on les entendre comme des normes d'une culture déviante propre à un groupe social (1996, p 43 ; Becker, 1985 ; Cohen, 1955) ?

Ces conclusions sont en effet orientées par le type de méthode d'enquête employé. En France et au Québec, elles relèvent de recherches actions dans le secteur social, reposent avant tout sur des observations et des entretiens réalisés dans le cours d'actions éducatives (Chobeaux, 1996, Le Rest, 2006 ; Laberge, 2001). L'immersion alors indiquée, facilitée par cet accès au terrain que légitime le statut de travailleur social, est en contrepartie entachée par celui-ci. Les jeunes en errance sont des usagers à aider aux comportements « anormaux », et le chercheur un intervenant social qui a des attentes, des attentes normatives. Or, pour la sociologie, il n'existe ni normal, ni pathologique mais des actions chargées de sens qu'il s'agit de décrypter (Bourdieu *et al*, 1983). Aux États-Unis, les questionnaires psychologiques visent à déterminer si certaines formes psychiques antérieures conduisent à vivre dans la rue et si certains facteurs familiaux peuvent être repérés. Les questions se centrent ainsi sur l'évocation de ressentis, de stress, des maltraitances subies ou se réfèrent tout bonnement à des tests basés sur le DSM IV ter⁶ évaluant le caractère pathologique du sujet (Ferguson, 2009). Cependant, comme Hagan et Mc Carty (1987) le soulignent il est difficile de savoir si les troubles mentaux existent antérieurement à la vie de la rue, s'ils orientent l'individu vers cette voie ou s'ils sont consécutifs de la condition de SDF. On peut de plus se questionner quant à la validité de ces tests très normatifs dans un contexte aussi déviant. Ils font passer pour antisociaux, anormaux, des comportements que les jeunes jugent eux-mêmes ordinaires. Rappelons par ailleurs que le recrutement de l'échantillon des répondants s'est effectué dans des structures d'aides, ciblant peut-être une population plus en détresse.

Des recherches alliant entretiens directifs, questionnaires et observation sur les consommations de drogues tentent justement d'échapper à ce biais en agissant sur des terrains d'enquête naturels (Free Party⁷, rue) et en dissociant leur activité d'aide de celle de recherche. Cependant, s'intéressant seulement à la prise de stupéfiants, ils oublient de l'insérer dans un ensemble plus vaste : le mode de vie, et ne peuvent ainsi en saisir le sens global (TREND⁸ 2001, 2004, 2006).

Le versant sociologique comprend trois approches : l'une basée sur une méthode épidémiologique identifie les facteurs de risque ou de prédictions— plus rarement— (monoparentalité, échec scolaire, maltraitance familiale, déviance familiale, forme éducative, précarité, capital social), en cause dans l'adoption d'une vie dans la rue et dans les comportements délinquants associés, l'autre plus classique voit dans la condition SDF les conséquences des conditions structurelles de notre société et la dernière décrit le mode de vie des acteurs.

L'angle épidémiologique vérifie l'existence d'un lien unissant famille dysfonctionnelle d'une part, chômage, fugue et adoption de conduites déviantes d'autre part. Néanmoins, il ne peut expliquer la nature de la causalité, ni l'orientation déviante zonarde très spécifique (Tyler *et al*, 2006 ; 2009 ; Yates *et al*. 1988). De plus, l'approche épidémiologique oublie trop souvent que le lien entre deux variables ne signifie pas causalité (Peretti-Watel, 2004). Tous les enfants connaissant les mêmes facteurs de risque ne vivent pas dans la rue. Le recours au terrain, aux questionnements de ses acteurs s'avère donc essentiel si l'on désire ouvrir la boîte noire du phénomène *Zonard*.

L'approche plus classique voit dans la condition de vie dans la rue le mécanisme de la désaffiliation, de la disqualification sociale. Tous les acteurs SDF souffrent d'un problème d'adaptation, lié à leur origine sociale, culturelle, économique inapte à leur offrir les ressorts nécessaires à la survie dans notre monde libéral (Guillou, 1998). Enfermés dans des réseaux relationnels qui les orientent inévitablement vers la déviance, ils s'adaptent en en tirant partie (Hagan, Mc Carty, 1987). Ce paradigme de la pauvreté ou de l'exclusion, définit essentiellement les populations par une situation de dénuement passive à laquelle il faut remédier ou (et) de désorganisation sociale justifiant les mesures d'aides sociales (Bresson, 2010 ; Thomas, Znaniecki,

⁶ Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (du titre original : Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders) (DSM), publié par l'[Association Américaine de Psychiatrie](#) (APA), est un [manuel](#) de [référence](#) classifiant et catégorisant des critères diagnostiques et recherches statistiques de troubles psychiatriques spécifiques.

⁷ Fête techno illégale organisée souvent dans la nature ou dans des lieux industriels désaffectés

⁸ TREND : Tendances Récentes et Nouvelles Drogues, publication OFDT

1910). Le délitement des cadres intégrateurs et de leurs protections (famille, groupe de travail, solidarité de classe), n'offrirait plus la possibilité de conserver un réseau de relations stables, conduisent « les surnuméraires », les plus fragilisés des classes populaires, au tapis (Le Rest, 2006 ; Chobeaux, 1996 ; Guillou, 1998 ; Castel, 1995, Marpsat, Firdion, 2000). Les familles ne peuvent soutenir financièrement l'individu en voie de désaffiliation, qui, accumulant souvent des drames de vie, perd toutes ressources et pour finir son logement (Zeneidi-Henry, 2010). Poussé vers les instances sociales seules à mêmes de répondre à ses besoins, l'individu est disqualifié. C'est en effet le traitement social de la question des sans logis qui assigne l'étiquette SDF.

La forme familiale est aussi accusée. Le père n'incarne plus le pater familias garant de l'autorité. Les femmes émancipées mettent à mal la structure familiale traditionnelle source de repères et de solidarités. La monoparentalité souvent féminine et ses conséquences (économique, déficit d'autorité) sont alors évoquées comme causes probables des difficultés d'insertion des jeunes (Le Rest, 2006).

Pour Guillou (1998), la désaffiliation du système scolaire et de la famille encourage le passage à la rue de ces jeunes. Toutefois, dire que ce sont ces écarts établis avec ces deux institutions, leurs mutations, ainsi que les déficits culturels, économiques et sociaux, qui empêchent toute insertion professionnelle, c'est considérer la marginalisation⁹ comme essentiellement subie. Soulignons d'emblée que l'échantillonnage réalisé dans la grande majorité de ces enquêtes provient de files actives de structures d'aide (Marpsat, Firdion, 2001 ; 2000 ; Zeneidi-Henry, 2010 ; Guillou, 1998). Cette sélection effectuée ne correspond pas aux membres du squat investigué qui ne fréquentent que très peu ce type d'établissement (foyers d'hébergements, distributions de repas chaud...). Elle occulte ainsi une frange importante de la population.

Les approches plus émiques vont quant à elles, s'autoriser à considérer la rue comme, pourvoyeuse de statut, d'identité, d'attaches affectives et réfutent le caractère désorganisé, pathologique de ces jeunes (Parazelli, 2002; M. Finkelstein, 2005). Ainsi les stratégies, les compétences et les savoirs que comprennent les pratiques déviantes (mendicité, vol, prostitution, deal, agressions, consommation de drogues, d'alcool, squeegee) ne réagissent pas qu'au dénuement mais créés aussi une identité, un mode de vie (Laberge, 2000; Hurtubise *et al* ; Kidd, Davidson, 2007). « L'utilisation de substance devient un comportement normal et un thème central qui organise les activités. » et non une simple addiction (Thomson *et al.*, 2010, p 233). La violence qui lui est inhérente ne traduit pas uniquement des troubles psychologiques, elle peut s'entendre comme une punition vis-à-vis d'un comportement que le groupe juge inapproprié, une pratique de la loi du plus fort qui régit une partie des relations entre jeunes de la rue (Smith, 2008 ; Hagan, McCarthy, 1998). Ces enquêtes abordent le phénomène des jeunes de la rue de leur point de vue, grâce à des entretiens, des questionnaires et par la mise en œuvre de quelques enquêtes ethnographiques (Finkelstein, 2005 ; Hagan, McCarthy, 1998). Néanmoins, ces pratiques ethnographiques se contentent souvent d'une observation sommaire, sans réelle implication. Les recherches considèrent toujours, dans le fond, les acteurs comme des sujets passifs d'une histoire en train de se faire. Peu de chercheurs ont en effet suivi *une famille de la rue*¹⁰ dans son quotidien. Or, il est indispensable, quand la recherche vise à saisir le fonctionnement et la vision d'acteurs déviants, de plonger dans leur réalité, sans parachute. S'approcher, apprivoiser les interprétations des *Zonards*, leurs conditions de vie est tout bonnement impossible dans une posture d'extériorité. Bourgois (2001) le met en évidence en analysant les viols collectifs des jeunes portoricaines dans l'East Harlem en tant que révélateur d'une perte statutaire masculine, d'une stratégie de résistance à la dévalorisation sociale. Il ne juge pas, ne se questionne pas sur la normalité psychopathologique des agresseurs mais décrit le sens, la logique que cette pratique a pour eux. Le travail du chercheur est avant tout de dévoiler ce qui de prime abord ne paraît délivrer aucun sens : ne pas juger, comprendre, juste comprendre, rendre compte, non excuser. Rappelons-le, les stratégies des pauvres ne sont pas de pauvres stratégies, qu'elles sont par ailleurs novatrices (Hurtubise *et al.*, 2001 ; Olivier de Sardan, 2008). Il faut aussi souligner que ce n'est pas le statut de SDF, dans lequel les jeunes rencontrés ne se reconnaissent pas, qui est recherché que la création d'une façon d'être nouvelle, plus bénéfique à leurs yeux que celles proposées par la société (Guillou, 1998, p 40). Shanana qui vit en camion depuis un an, en squat pendant 4 ans et qui travaille comme saisonnière me dira : « *Tu sais pour nous SDF, c'est Sans Difficulté Financière* ».

⁹ La marginalisation est ici entendue comme un mode de vie en marge de la norme, sans connotation pathologisante, ni en lien avec les théories de la désaffiliation, de l'exclusion.

¹⁰ Famille de rue ou street family sont des termes employés par les jeunes SDF

Sans rejeter les facteurs macro sociaux, sans dénigrer les facteurs de risques qui concourent en partie à la construction du phénomène « *errant* », il faut cependant se garder d'y voir des causalités univoques et s'attarder par ailleurs à entendre les subjectivités des acteurs divulguant d'autres mécanismes fondamentaux.

2/ L'ethnographie comme principe pour revenir à l'essentiel : la définition opératoire une nécessité dans l'approche de populations déviantes méconnues.

2.1. Comment les *Zonards* vinrent à moi

Je porte, en 2006, dans le cadre d'un travail universitaire mes investigations sur des comportements qui mettent à mal les mesures de réduction des risques en addictologies : les conduites à risque. Cette nouvelle politique de santé publique tend à éradiquer les contaminations VIH, VHC, les séquelles somatiques liées aux prises de stupéfiants chez les toxicomanes par la distribution de matériel d'injection stérile, de préservatifs, de produits de substitution et la diffusion de messages de prévention et par la création de CAARUD¹¹. Cependant, une frange de la population y résiste. Je commence donc à interviewer ces usagers récalcitrants dont Nia mon premier informateur. Une population singulière alors se présente à moi avec des interprétations, des présentations de soi, un mode de vie spécifique et commun. Ils souffrent d'addiction, de conduites à risques, de précarité économique, vivent de manière plus ou moins nomade dans des hébergements illégaux (camions, squat, tente), sont en rupture familiale, perpétuent des activités délinquantes (vols, violences, deal), et sont plus jeunes que la moyenne des publics SDF. Les professionnels en addictologie les définissent comme des usagers de drogues très désocialisés, « des jeunes en errance », et non des SDF comme le perçoivent ceux des centres d'hébergements. Ainsi chaque intervenant sanitaire, ou social qualifie ces jeunes à l'aune de sa mission révélant tantôt l'une de leurs difficultés tantôt l'autre. On leur assigne des qualificatifs dans lesquels ils ne se reconnaissent pas. Or, la réalité est constituée de multiples interprétations, définitions liées entre autres aux divers groupes sociaux qui composent notre société. Ainsi puisqu'il n'existe pas une réalité mais plusieurs, ne faudrait-il pas se détacher d'un regard pseudo objectiviste qui en nommant de manière arbitraire une population par « ses manques », opte pour une focale parcellaire, teintée par les théories obsolètes de déficits engageant essentiellement des mesures compensatrices et parfois inadaptées (Ogbu, 1987; Van Zanten, 1992, p 87 ; Berger, Luckmann, 1996) ?

Malgré tout j'adhère dans un premier temps au vocable « jeune en errance » jusqu'à ma rencontre avec Benoît, un jeune SDF de 28 ans. Il m'est présenté par Nia. Il vit dans le même squat et connaît l'univers de la rue depuis plus de 8 ans. Pour qu'il accepte l'entretien, je lui explique que : « *je m'intéresse aux jeunes en errance, à la façon dont vous vivez ...* ». Là, il me regarde, les yeux écarquillés : « *Les jeunes quoi ? J'ai pas compris.* ». Je dois préciser « *les jeunes de la rue* », là, il saisit. Je questionne alors Nia sur les termes propres qu'ils utilisent pour se nommer, il me lance : « *Nous, c'est Zonards ou traceurs* ». Je lui explique que les travailleurs sociaux utilisent « *errants* », il croit alors que je dis « *Héron* », et paraît déconcerté. Je reformule : « *jeune en errance* ». « *Ah ouais ? Ben, s'ils veulent.* » rétorque-t-il. Ces mots semblent pour lui aussi vide de sens que ma vaine prospection sur les moteurs de recherche de l'université. Cette recherche s'était soldée, par un article : celui de Pattegay (2001) qui critiquait en plus cette appellation. C'est ainsi que je repars sur le terrain en observation impliquée, prenant le quotidien, les pratiques, valeurs, normes des acteurs, leurs interprétations en tant que définition de ce qu'ils sont. Je pars, certes, sans hypothèses préalables, mais avec des questionnements volontairement naïfs : Qui sont les *Zonards* ? Pourquoi et comment vit-on « *démunis* » dans la rue ? Quels désirs, quels projets les animent ?

L'observation participante d'une famille de rue : *La family* vivant dans deux squats mitoyens, est ainsi couplée à 22 entretiens de vie compréhensifs de leurs membres. L'immersion durant 3 années, à hauteur d'une présence de trois jours par semaine (de 14h à 2h00) pendant deux périodes de 6 mois, et de nombreuses visites dans les deux squats habités selon les époques par 5 à 10 personnes, et fréquentés par une vingtaine d'individus, est décisive dans l'appréhension du mode de vie *Zonard*. Désirant réellement éradiquer les biais ethnocentriques, je me raccorde aux vues de Clifford et Marcus (1986) plaidant pour une collaboration maximisée entre population d'enquête et chercheur, dans une tentative d'effacement de ces statuts qui pourtant se maintiennent en partie. J'opte pour une approche

¹¹CAARUD : Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction de risques pour Usagers de Drogues

par la théorie ancrée (Glaser, Strauss, 2010). J'interroge durant la majorité de mes entretiens et lors de mes observations les participants sur le nom qu'ils estiment leur correspondre et la manière dont ils se définissent : *Zonard* reste le plus répandu, suivi de traceur, puis de teuffeur, routard, aventurier, et de galérien que certains trouvent péjoratifs. Je leur soumet toutes mes hypothèses, interprétations, mais aussi mes présentations en colloque et cette participation. Je suis les squatteurs de la *Family* et le plus souvent mes deux informateurs dans la rue, chez des amis, dans les structures d'aide, commerces... Je passe voir ceux qui se sont installés en appartement, converse sur Facebook avec d'autres partis faire des saisons, qui voyagent. Facebook, outre la communication qu'il facilite, permet de consulter les propos que les *Zonards* échangent entre eux leurs photographies.

Bien que facilement approchable, le caractère déviant de leur rapport au monde, leurs activités quotidiennes fortement délinquantes imposent un temps d'apprivoisement conséquent et une intensité relationnelle. Nia m'ouvre toutes les portes nécessaires, me protège. Il se range par la suite dans une vie ordinaire. Il passe le relais à Yogui, le leader des squats. Par sa réputation d'homme violent, je suis à l'abri de nombreux conflits. Connue comme une de ses amies, une certaine distance relationnelle liée à une forme de respect mêlé de crainte et de considération m'est dévolue. Seules les filles se confient facilement, m'octroyant tantôt, le rôle de grande sœur, tantôt celui de novice à initier. Les hommes eux sont plus déroutés : je ne suis pas une femme de la *Zone* dominée, ni un homme dominant. Je conserverai un statut hybride et une reconnaissance liée à mon travail de recherche qu'ils estiment important. La confiance accordée au bout d'un temps, ma place de chercheuse, autorisent alors le questionnement de certains tabous (violences conjugales et familiales), de leurs vécus intimes. Cependant, les délits présents me sont dissimulés pour partie, jusqu'à peu. Ceux relevant du passé en revanche me sont contés sans difficulté. Il faut attendre la fin de l'observation formalisée, l'entérinement d'un travail d'analyse en collaboration avec Yogui, Nia et Poly, pour que de nombreux échanges, et des actes délinquants me soient donnés à voir. Le statut de ces observations me pose alors de nombreuses questions éthiques, que *la Family*, tranche elle-même. Lorsqu'elle ne veut pas que je m'en serve, elle le précise. De ce fait la quantification de l'observation participante reste quelque peu floue et pour refléter la réalité de la méthode employée, il faut spécifier que depuis 2008 je ne cesse de recueillir des éléments. Je dois laisser libre accès à mon carnet de bord ; mais c'est avant tout, l'incarcération de Yogui, le plus méfiant, nos lettres qui vont tisser un lien particulier, une confiance accrue. Nous nous acceptons dans nos différences, une admiration, une amitié et une collaboration professionnelle intense se développent. Il a toujours à cœur de me montrer les aspects paradoxaux, exceptionnels de leurs pratiques, l'honnêteté et le courage de me parler de ses travers (maltraitance conjugale, dépendance aux drogues, doutes sur ces choix de vie et ses idées). À sa sortie de prison, la distance qui sépare le garant des lois du squat, du chercheur s'est réduite, à tel point que nous nous téléphonons tous les 15 jours. Si je n'ai pas calculé intentionnellement un tel rapprochement avec *La Family*, il est évident qu'être à l'affût de moments privilégiés avec les uns et les autres dans et en dehors de la recherche, montrer aux enquêtés un intérêt tout simplement humain et amical, concourt ainsi à la qualité des données recueillies. Cette proximité implique que les enquêtés me connaissent personnellement et que je sois associée à des activités déviantes. Dans ce contexte, c'est au prix d'une certaine déviance de type complicité que le chercheur peut réellement s'intégrer et par là, mieux comprendre la vision que les enquêtés ont du monde (Bourgois, 2001). L'ethnographie dans ce contexte ne peut se borner à être uniquement participante, mais impliquée, comme un ralliement temporaire à la cause jusqu'à certaines limites, bien évidemment, celle que notre humanité nous dicte. Au bout d'un certain temps, je ne cache pas ma réprobation des violences faites aux femmes, j'évite cependant toute leçon moralisatrice ou culpabilisante.

2.2. Zone, Zonards et La Family : définir par la description

« En vous ma famille je l'ai trouvé. Je ne cours pas après la tune, mais après le clair de lune, un plus une, à deux nous serons plus fort pour grimper les dunes, nous serons plus fort et grâce à toi je fais des efforts pour ne plus péter les plombs à tord. Nous tous connaissons la galère, ne resterons pas en misère, nous serons heureux de guider les squatteurs de forêt dans ces lieux magiques avec nos rave de 7 lieux, (...). Nous nous avancerons dans les rues avec notre famille, libre et ivre. » Extrait d'une chanson de Yogui 2010.

La Family est constituée d'un tiers de filles et de deux tiers de garçons, âgés de 16 à 30 ans, accompagnés de chiens (Yogui, Shanana, Nia, Mumu, ADN, M. Z, Trash, Mag, Poly, Kundevitch, Mina, P'tit Jo, Miette, Armor, Brad, Daurie, Anti faf, Manu, Poisson, Marlène, Spike, Sioux, Benoît,

Charlotte). Je ne présente ici que les figures de proue. Shanana âgée de 26 ans, experte de la *Zone*, à l'époque en couple avec Yogui, 25 ans qu'elle connaît depuis plus de 6 ans, a débuté sa carrière de *Zonarde* en rencontrant son ex-petit ami Ludo. À l'époque, étudiante en faculté de psychologie, elle accueille son compagnon et ses amis dans son appartement qui ne tarde pas à devenir « un squat ». Elle décide alors de laisser celui-ci et s'installe avec Ludo, Yogui et trois autres hommes dans un local de la Bourse désaffectée. Ils y vivent plus d'un an. Elle débute ses consommations de drogues, devient dépendante aux opiacés. Au moment de notre rencontre, elle suit un traitement de substitution de manière assidue, vient de quitter un appartement en colocation, un travail suite à des conflits et s'établit au squat. Depuis, elle a totalement arrêté toutes prises d'opiacés y compris médicamenteuses, occupe des emplois saisonniers et vit en camion avec un nouveau compagnon. Yogui, lui, après des placements de l'ASE, des problèmes familiaux (père au chômage alcoolique, violent, mère malade est décédée), un passé délinquant déjà chargé (vol, deal, courses poursuites), embrasse la vie *de la rue* à 17 ans, consomme des drogues à tout va. Il voyage, fait quelques séjours en prison, fréquente divers squats dont le dernier qu'il occupe depuis 6 ans. Allocataire du RSA, il ne mendie plus mais continue cependant à dealer quelques stupéfiants (cannabis, LSD, kétamine, MDMA) pour subvenir à ses besoins. Dépendant lui aussi aux opiacés, il vient d'arrêter. D'un caractère fort, auparavant très violent, moins maintenant, il protège ses amis qui l'identifient comme le père de *La Family*. Plébiscitant l'anarchie comme idéal d'organisation, la définissant comme « l'ordre sans le pouvoir » il n'en demeure pas moins qu'au quotidien le fonctionnement groupal dans ce squat ressemble plus à un patriarcat très hiérarchisé, à une famille aux valeurs traditionnelles populaires où chaque individu occupe une place : père, mère, grand frère, petit frère, sœurs. Si le statut de chef est rejeté par le leader de part son inclinaison anarchiste qui vise à développer une autonomie réflexive et responsable, son autorité aussi bien charismatique (liée à son parcours d'expert et à sa force attire la crainte et l'admiration), traditionnelle (la *Zone* admet que les expérimentés jouissent d'un statut supérieur) que légale (les membres croient en la légitimité des règles édictées par Yogui et à la nécessité de sa fonction, de son statut de chef attribué) à laquelle il a conscience de concourir, maintient se positionnement.

« Encore hier soir, (...) je sais plus comment c'est venu du fait que tout le monde me suivait. On était parti en convoi, 4 camions, et ils ont fait: « Hé on suit le chef! ». J'étais là: « Mais arrêtez quoi! ». Ils m'ont fait: « mais si et tout, c'est toi qui gère. T'es celui qui parle en notre nom à tous, quoi. ». mais j'étais là: « J'suis pas le chef, j'ai pas envie d'être le chef (...)». **Yogui 2010**

Yogui, le leader, *le père*, gère l'application des règles qui régissent le vivre ensemble, négocie leur présence avec le voisinage, *Nia, la mère*, s'occupent des courses, des repas, des relations avec l'extérieur (éducateurs, aides alimentaires, chercheurs, commerçants). Les filles quand à elles ont souvent un rôle associé à celui de leur compagnon. Ainsi les différentes petites amies du chef, se voient attribuées sa suppléance lorsqu'il est absent, non sans mal. Spécifions que le squat, son organisation particulièrement structurée ne correspondent pas au fonctionnement de tous les habitats *Zonards*. Les enquêtés me le diront suffisamment il s'agit « d'un squat de luxe » avec des liens relationnels forts.

« Par rapport à l'année où moi je suis rentrée dans ce squat et Yogui n'existait pas dans ce squat. C'était un squat, voilà c'était un squat. Tu rentrais, y avait plus d'une trentaine de personnes. Et c'était grand barbecue, c'était la joie, c'était pas géré par un gars quoi. Ouais mais il sait qu'il est acquis ce squat. Il a un endroit plus posé que certains gens. Moi j'ai vu des potes ils ouvraient un squat ils avaient tout et ils perdaient tout le lendemain quoi. » **Mina satellite de la Family depuis 6 ans**

Shanana et Yogui se séparent durant ma première observation de manière brutale, mais conservent de forts liens d'amitiés. Yogui décide alors de se mettre en couple avec Mumu, une jeune fille de 19 ans qui après une seconde au Lycée, une hospitalisation suite à une dépression, ne cesse d'aller et venir entre le domicile de sa mère, de son père et le squat. Elle développe une addiction à l'héroïne. *Nia*, le plus âgé, 30 ans, est confié enfant à un père policier maltraitant après un divorce conflictuel. Le père le laisse chez ses grands parents. Il s'oriente vers la vie *de la rue*, après une tentative de vie ordinaire et le décès de son grand-père. Il voyage dans toute l'Europe puis s'établit en 2005 dans la ville d'enquête pour intégrer le squat en 2006. Considéré comme expert par les autres membres, *Nia* gravement alcoolique et s'injectant du subutex¹² est poussé à faire une cure de sevrage par ses compagnons.

¹² Le subutex est un traitement de substitution à l'héroïne

« S'ils avaient pas été là, j'en serais pas là maintenant. Plus Yogui que M. Z, mais Yogui il m'a apporté beaucoup de confiance. Au début je pensais pas être capable de faire la cure. Et ouais et Yogui il a été tout le temps derrière moi à me dire : « Putain, Nia, vas y ! T'es bien, je suis fier de toi, tu vas y arriver, c'est cool. ». Voilà, je me suis démené, je pense qu'il doit être heureux de voir où j'en suis maintenant. » **Nia, 2010.**

Le fonctionnement familial implique une solidarité importante, une attention à l'autre très affective et par conséquent des réprimandes et des punitions qui suivent la hiérarchie familiale. Ainsi Nia ne peut être critiqué que par Yogui, qui lui en revanche n'est que très rarement mis en cause. Une seule fois il devra faire amende honorable après avoir frappé injustement Nia et P'tit Jo pour une histoire de jalousie.

« Bé moi, disons, Yogui, j'ai appris à le connaître, j'ai appris à gérer ses pétages de plomb et tu regardes Yogui il a viré beaucoup de monde mais moi il m'a jamais viré, parce qu'on a une réelle amitié, un profond respect. Yogui il a pété son plomb par rapport à Shanana. Il savait pas que j'étais homo et voilà. Et je lui ai dit et il a fait : « Oh lala, qu'est ce que j'ai fait ! Je suis trop con ! » **Nia, 2010.**

Tous s'identifient comme appartenant au même univers, celui de la « Zone », groupe beaucoup plus large que celui de la *family* qui n'est qu'une des familles de la rue qui la compose. En effet, certains *Zonards* se rassemblent en petit groupe soit de manière affinitaire, soit du fait du contexte du squat, des camps de camions ou de tentes qui accueillent diverses personnes. Cependant seuls les groupes affinitaires sont considérés comme une famille et perdurent. D'autres plus solitaires voyagent seul ou à deux (en couple ou avec un ami) passant dans différents squats de *Zonards* qu'ils connaissent ou qu'ils rencontrent pour l'occasion. Les *Zonards* partagent des valeurs : la liberté, l'éclate, le voyage, l'antilibéralisme, la sous-consommation, l'anarchie, la solidarité, la responsabilité. La *Zone*, c'est aussi l'espace de mendicité, de rencontre que les *Zonards* occupent. Il s'agit par ailleurs d'une attitude : « zoner » signifie traîner. Le *Zonard* se caractérise par une apparence spécifique mêlant références punks et travellers¹³ : rangers, treillis, vêtements de chantier, sweat à capuche aux inscriptions provocatrices¹⁴, piercings, écarteurs, tatouages, scarifications, branding¹⁵ (souvent tous fait maison), casquette militaire, chaussure de skate, sarouel, vêtements ethniques, pantalon baggy, crêtes colorés, dreadlocks, atébas¹⁶. Ce look singulier permet aux *Zonards* de s'identifier lors de déplacements, de rencontrer de nouveaux compagnons, d'intégrer un nouveau squat, d'obtenir des informations sur les associations, le système D¹⁷ pour pourvoir à leurs besoins. Au de là d'un affichage ostentatoire, forme de rébellion sémiotique, leur allure est avant tout un signe d'appartenance à la communauté de la *Zone* (Thibault, 2005). Elle facilite donc l'interconnaissance. La musique occupe une place importante dans la vie des *Zonards*. Souvent amateurs de Free Party de techno hard-core, parfois DJ ou organisateurs, ils aiment aussi la musique punk française aux paroles révoltées¹⁸ et un certain Rap engagé¹⁹.

Leur quotidien est rythmé par les fêtes au cours desquelles alcool, cannabis, et plus sporadiquement cocaïne, hallucinogènes sont consommés. Bien que vivant au jour le jour, les *Zonards* ont une routine. Ils se lèvent entre midi et 16 heures, prennent un café, « tirent des douilles »²⁰ avec un

¹³ Travellers : individus âgés de 18 à 35 ans, vivant de façon nomade en bus ou camion, souvent en tribu et suivant et ou organisant régulièrement les technivals, les Free Party techno dans l'Europe entière.

¹⁴ Médoc Society, Sheper, Nikers...

¹⁵ branding : tatouage réalisé par brûlure avec un fer rouge

¹⁶ Atébas: mèche de cheveux entourée de fil de couleur, des perles, des grelots y sont parfois ajoutés.

¹⁷ Le système D regroupe toutes les activités délinquantes ou déviantes (vols, récupération, deal etc) permettant de survivre

¹⁸ Ex : Les sales majestés avec leur titre Tous pour un et tous pourris, OTH, La chair humaine n'est pas à vendre...

¹⁹ Kenny Arkana, Kerry James, Mysa, Pejmaxx

²⁰ Douilles : réceptacles dans lesquels les fumeurs de Bong mettent leur mélange de tabac et cannabis qu'ils font brûler.

bong²¹. Ils passent leur après-midi à discuter de la société, de leurs projets, évoquent leurs souvenirs de fêtes et de « défonces » ou traînent pendant des heures en centre ville à la rencontre d'autres *Zonards*. Ils s'y rendent en bus, avec les chiens, sans titre de transport. Les squats sont situés en banlieue suite à l'intensification des expulsions en centre ville. Ceux qui sont à court d'argent, mendient : Nia devant un supermarché lieu notoire des rendez-vous *Zonards*, d'autres, en déambulant dans une rue piétonne. Les filles ne mendient jamais seules. Plus rarement, certains hommes cambriolent des logements, des boutiques, suivant les opportunités. Yogui, reste souvent au squat avec sa compagne pour dealer, bricoler la maison, son camion. Les filles réalisent des coiffures : rasent certaines zones des cheveux, tissent des atébas, installent des locks synthétiques. Les femmes sont considérées comme subalternes. Sur la ville investiguée aucun squat dirigé par des femmes n'a été repéré. Elles ne participent que peu au commerce des drogues mais doivent cependant par des démarches auprès d'organismes sociaux, des vols en magasin, participer de façon moindre que les hommes aux besoins élémentaires de la communauté (alimentations, hygiène).

*« C'est rare non qu'une nana gère un peu de biz dans le milieu non ? L'enquêtrice
Si là j'ai une pote elle avait pas le choix parce que son gars il est en prison. » Mina*

Perçues comme plus fragiles, il incombe aux hommes de prendre soins des femmes, de les protéger et de pourvoir à leurs besoins élémentaires. En contre partie celles-ci leur doivent allégeance, les maternent en soignant leurs plaies, s'occupent de leurs démarches administratives, et se doivent avant tout d'être irréprochables, discrètes, à leur place : s'effaçant derrière un compagnon au devant de la scène.

« Non quand j'ouvre ma gueule je me fais engueuler parce que je parle trop. C'est vrai entre meufs on discute mais après avec tous les gars t'as pas ta place quoi en fait. Tu sers à débarrasser, à servir, à faire la vaisselle. C'est qu'en fait tu es dominée et si tu es pas une dominée bé, ça marche pas. » Mag, 2010

Les comportements féminins et l'ostentation des attributs physiques de séduction, le maquillage trop prononcé, sont interprétés comme des signes de petite vertu. Les femmes doivent en effet être extrêmement fidèle, ne rien laisser paraître de leur attractivité sexuelle avec d'autres hommes sous peine d'être traitées de *pounaches* ou de *pute à prod*²². Ces statuts dépréciatifs entraînent des interactions punitives dans le cas où la personne est en couple, ou des interactions de profits. Les hommes identifiants ce type de filles, les utilisent pour assouvir certains fantasmes qu'ils jugent déviantes avec leur compagne, ou tout bonnement pour répondre à des besoins sexuels pour les célibataires. Ces filles sont souvent raillées en publics, humiliées. Les rôles genrés et les pratiques attachées reproduisent ceux des familles traditionnelles populaires — l'homme viril, autoritaire, chef de famille, la femme effacée au service de sa famille — sans que néanmoins les tâches ménagères soient révélatrices (les hommes participent moins que les femmes mais peut être plus que dans nombres de groupes sociaux) (Hoggart, 1970). Si tous les hommes de la *Family* ont été incarcérés, aucune des femmes n'a connu de problèmes avec la justice. Cette différence s'explique par le fait qu'elles commettent beaucoup moins de délits (des vols essentiellement) et qu'ils sont jugés avec plus de compassion. Mag me confiera qu'en pleurant un peu et en faisant valoir exagérément sa situation de précarité, les agents de sécurité ont tendance à fermer les yeux.

Les achats communautaires (nourriture, produits d'hygiène) peuvent être payés, volés à tour de rôle ou grâce à une caisse commune, suivant les époques. La nourriture peut aussi être obtenue en faisant les invendus. Cette réglementation des approvisionnements est assez souple et proportionnelle aux ressources de chacun. Cependant, il est exigé de tenter de participer sous peine de se faire exclure du squat au bout de quelques semaines. Les vêtements sont achetés dans certains magasins particuliers avec lesquels ils nouent des relations, sont aussi récupérés dans les poubelles, troqués entre eux en accord avec leur idéologie anti-consommation. Ils sont choisis pour leur robustesse, et correspondent à

²¹ Bong : pipe à eau qui permet de fumer du cannabis.

²² Pounache est une contraction linguistique de pétasse et poule qualifiant des filles très séductrice à l'allure sexy. La pute à prod est une fille qui offre ses faveurs pour de la drogue ou se met en couple essentiellement par intérêt.

la culture punk, travailler. Le soir, vers 21h, souvent, tous les habitants se retrouvent dans le salon du squat n°1, prennent l'apéritif en compagnie d'autres *Zonards* venus pour l'occasion. Nia puis Yogui préposés à la cuisine, élaborent le repas de la journée sur un réchaud à gaz. Ils dînent aux environs de minuit autour de la table basse. Il arrive fréquemment qu'une caisse communautaire soit mise en place pendant la soirée pour payer des stupéfiants ou qu'ils partagent ce que les uns les autres ont ramené. Les hommes gèrent les transactions. La pièce est enfumée, les chiens vautrés sur les convives dans les canapés usés. Les plaisanteries fusent, les avertissements, les règlements de compte ont souvent lieu dans ces moments et peuvent dégénérer violemment. Lors de ces soirées, les rumeurs du milieu circulent, les décisions sur des futures « mises à l'amende »²³ se décident, les plans de deal aussi, ils évoquent les Free Parties organisées pour le week-end dans lesquels ils comptent se rendre, les voyages qu'ils projettent, les emplois saisonniers qu'ils visent. Entre 2h et 8h du matin, les convives se dispersent, certains s'endorment sur les canapés, d'autres rejoignent leurs appartements, leurs chambres pour les squatteurs. Le squat est en effet organisé avec des espaces privés propres (chambre partagée ou non suivant le nombre d'habitants) et des espaces collectifs. L'eau, l'électricité, le chauffage sont installés avec toutes les commodités (WC, douche, lavabo).

La précarité économique (quoique relative pour ceux qui dealent) et de l'habitat (insalubre surtout) n'est pas perçue comme une relégation mais comme un choix qu'ils argumentent par une idéologie anti-consumériste, proche de l'anarcho-primitiviste (Moore). L'anarcho-primitivisme, doctrine politique s'appuyant sur un rejet radical de la civilisation industrielle, considérée comme la source principale des différentes formes d'aliénation qui pèsent sur la liberté humaine, prône le retour à des relations plus vraies, plus naturelles.

*« Moi je sais qu'avec Sarah, le mois prochain vu que là elle va faire ces papiers de RMI, on va s'acheter une grande tente, on va se poser sûrement dans les bois et quitte à vivre comme un hippie : c'est à dire à cultiver, chasser, tout ça, quoi, je m'en bats les couilles ça me plait ! »***Passe Muraille, 17 ans, 2006**

Notre civilisation technologique s'auto-engendrerait en échappant totalement à ses pseudo gestionnaires. L'homme alors en deviendrait son esclave. Cependant alors que toutes formes de pouvoir sont rejetées par l'idéologie anarcho primitiviste, y compris celle existant dans les rapports hommes/femmes (féminisme revendiqué) et celles des communautés dites tribales, les *Zonards* eux visent un retour à la tribu et revendiquent sa forme hiérarchique comme modèle. Ils estiment que la hiérarchisation, la distribution des rôles en fonction des genres, la violence sont nécessaires à la survie, qu'elles s'imposent de par notre condition d'animal. Elle répond à un fonctionnement naturel de domination qui permet de sauvegarder le groupe. Les anarcho primitivistes ne veulent pas singer les sociétés primitives mais s'en inspirer. Ainsi le retour à des relations humaines plus élémentaires basées sur la solidarité et l'entraide, à une production à petite échelle n'engageant pas la création d'institutions sont soutenus aussi bien par les *Zonards* que les primitivistes.

*« Plus qu'écolo, on va dire naturel. Parce ce que l'écolo encore c'est pas nous, nous on veut pas se battre pour respecter ça ou faire respecter ça. Nous on veut revivre comme avant, quoi. On veut des forêts, on veut des rivières, on veut des poissons, on veut du gibier, on veut nos huttes, voilà on veut vivre normalement. On veut avoir peur, vivre en communauté pour se protéger non pas de l'être humain mais des prédateurs. »***Yogui 2009**

Devenir *des squatteurs de forêts* comme ils aiment se nommer, subvenir à leurs besoins par une agriculture de subsistance, en autosuffisance maximale, être nomades pour ne pas appauvrir la terre, troquer avec d'autres groupes les ressources dont ils ne disposent pas, constituent les fondement de l'utopie à laquelle ils aspirent. Néanmoins, l'utilisation de téléphone portable, d'ordinateurs, de camion, les tentatives avortées de cultures potagères dans le jardin du squat font penser qu'il leur est bien difficile de conjuguer ces prescriptions à la réalité. Leur itinérance implique pour garder contact l'utilisation des moyens actuels de communication. L'instabilité des membres du groupe, liée à un fonctionnement individualiste de leurs déplacements, empêche en effet la mise en œuvre totale de ce type d'organisation.

²³ Mise à l'amende : racketter quelqu'un ou le frapper en fonction de la faute qu'il a commise.

3. Parcours de Zonards

Suite à cette description, en collaboration avec *La Family*, et leurs amis ont été dégagés des idéaux types, et des sous-catégories dans lesquelles ils peuvent s'identifier : *Zonard Inconditionnel (Z I)*, *Zonard Intermittent (Z Int)*, *Satellites*. Elles se réfèrent, pour certaines, à des moments différents de la carrière zonarde (Becker 1985) ou à des engagements dans cette culture plus ou moins impliqués (Cohen, 1955)²⁴.

Les Satellites sont des membres de la *Zone* qui ne vivent ni en squat, ni en camion, ni en tente mais chez leurs parents ou en appartement. Issus de familles moins en difficulté économique (catégorie populaire ou moyenne) mais souvent conflictuelles (séparation complexe des parents, abandon du père) ou déviantes, ils conservent avec elle des contacts réguliers bien qu'elle ne les aide pas.

« *Bé ouais en fait avec mon père qu'en j'avais à peine 10 ans, 11 ans, nos après-midi le dimanche c'étaient d'aller voler.* » **Mina, 2010.**

Hormis leur apparence proche de celles des autres catégories, quoique moins marquée, ils aspirent à une vie normée : travail, habitat, argent. Cependant leurs addictions surtout aux opiacés (légaux ou illégaux) pour certains, les difficultés qu'ils rencontrent dans l'accès à l'emploi les poussent à entretenir des relations de dépendance avec le système d'aide sociale. Souvent allocataire du RSA, de l'aide au retour à l'emploi, de l'AAH²⁵, ils correspondent aux disqualifiés sociaux de Robert Castel (1995). Cependant, ils ne se vivent pas uniquement comme victime d'une société qui n'offre les meilleures places qu'aux nantis, mais, tentent par des activités délinquantes d'arriver à leurs fins. À l'opposé des *Z Int* et des *Z I*, qui ne visent pas l'ostentation matérielle et la richesse, *les Satellites* espèrent obtenir par le deal un niveau de vie appréciable.

« *Voilà qu'on aime aller en teuf, dans les bois, être en free. Moi j'ai pas d'anarchie. Moi je vis ma vie. La consommation, ouais j'aime le plaisir, j'aime aller dans les magasins. Ben, voilà, moi j'ai pas de haine envers qui que ce soit à part les sociétés...ben, non, d'un côté même pas, je n'y pense pas, parce que d'un côté ils nous ont tous. On est obligé de travailler pour payer les factures et c'est comme ça. C'est la règle du jeu, c'est la vie.* » **Mina**

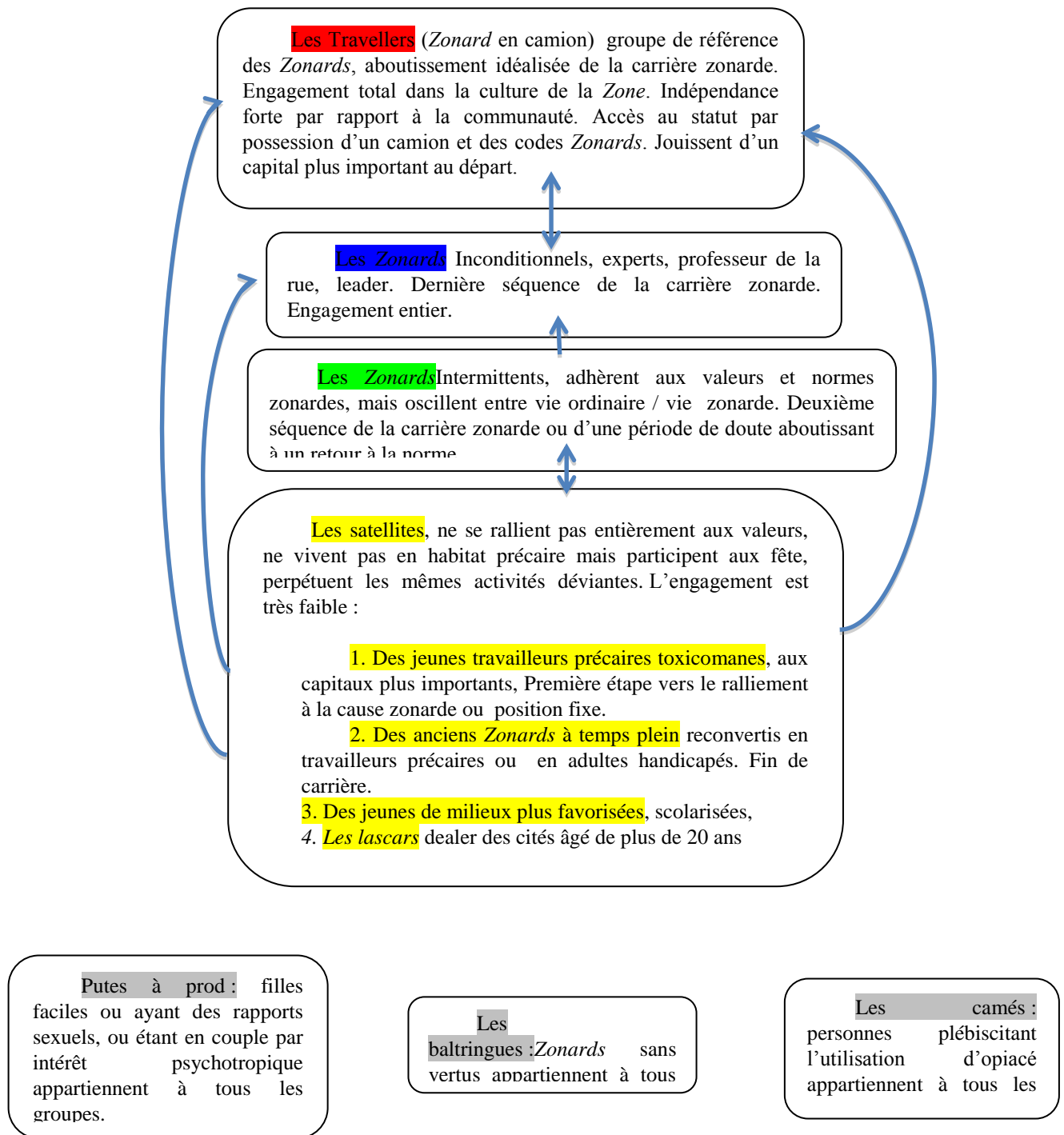
Ils sont composés d'anciens *Z I* reconvertis ayant terminés leur carrière, essouffés par la dureté de la vie dans la rue, d'individus attirés par l'univers des Free Parties, mais qui n'ont pas voulu ou pas encore adhéré au nomadisme (débutants *Zonards* à temps plein ou lycéens, étudiants) et qui adoptent les prescriptions de réussite, les normes sociétales dans leurs grandes lignes.

« *Je voulais faire cette cure, retourner au squat, continuer d'évoluer dans le monde où j'étais, tout en restant sérieux. Après je me suis rendu compte que ça serait difficile. Et donc ... y a eu la décision de prendre un appartement et plus encore quand j'ai rencontré Patrick. J'étais blasé par le système de la rue quoi déjà. Y a des gens qu'ont régressé je trouve, ils sont moins authentiques.* » **Nia, 2010.**

²⁴ En annexe un schéma explicatif des différentes catégories et sous-catégories.

²⁵ AAH : Allocation Adulte Handicapé

Schéma 1 : Idéaux types, hiérarchie, organigramme de la Zone



Légende annexe 1

- Statut le plus élevé dans la hiérarchie
- Second statut dans la hiérarchie
- Troisième statut dans la hiérarchie
- Quatrième statut dans la hiérarchie
- Statuts les plus dévalorisés, parias

Ce groupe assez hétérogène comprend par ailleurs des dealers grossistes originaires de banlieues qui ravitaillent des *Zonards*. Ceux-ci sont nommés *Lascars*, ont habité ou habitent encore les quartiers de relégation périphérique à la ville. Le commerce de drogue et leurs comportements sont régis par un code de l'honneur auquel ils sont très attachés. L'un d'entre eux Poisson, durant l'observation oscillera au contact de la *Zone* entre rester un *Lascar* ou devenir un *Zonard*. La proximité de ces deux univers tient au fait que de nombreux *Zonards* viennent eux-mêmes de quartier de relégation et connaissent ainsi les codes des *Lascars* qui outre l'aspect matérialiste est relativement proche. Ils sont âgés de plus de 20 ans, apparentés à un style *banlieue* mais se démarquent des plus jeunes, les *Racailles* qu'ils estiment sans foi ni loi. Les *Racailles*, en effet, méprisent profondément les *Zonards*, qu'ils perçoivent comme sales et dégénérés. Les tensions entre *Zonards* et *Racailles* sont assez vivaces et il n'est pas rare que des altercations éclatent.

« Les seules confrontations qu'y aient eu c'était la Zone contre les Racailles (...). Mais c'est vraiment une histoire de sales gueules, quoi. Moi je me souviens au départ nous on faisait partie de la brigade anti caille, la BAC avec Pet. C'est vrai qu'à l'époque c'était pas tendre, on les aimait pas, quoi parce qu'ils nous aimaient pas non plus, ils nous respectaient pas. Ils passent à côté de toi, ils t'insultent ils te crachent dessus. (...) Ah, mais c'est... c'est très débile c'est la peur du microbe. (...) C'est au dessus de leur entendement, ils comprennent même pas que ça puisse être un choix de vie. Pour eux voilà c'est le déchet, quoi. » Shanana, 2009

D'un niveau scolaire majoritairement plus élevé que celui des *ZI*, ils occupent plus régulièrement des emplois néanmoins précaires. Ils fréquentent souvent un compagnon ou une compagne *ZI*. Tout comme les *Z Int* (15 ans environ), les premières activités déviantes, délinquantes sont plus tardives que chez les *ZI* (11 ans). Vers la fin du collège ils débentent leurs consommations de cannabis et intègrent leur premier groupe déviant. La catégorisation satellite est une réelle exodéfinition exercée par les *ZI* qui les perçoivent ni comme des out group, ni réellement comme des in-group. Ils sont apparentée à la *Zone* mais leur manque d'engagement dans les valeurs culturelles zonardes, leurs relations parfois utilitaires à celle-ci (basée sur la consommation de drogue, la vente et la participation au Free party) font qu'ils sont moins considérés que les *ZI*.

Les *Z Int* vivent entre deux univers : celui de la rue et celui de leur famille. Constitués majoritairement de filles, ils hésitent aux prémisses de leur carrière zonarde à basculer foncièrement dans ce mode de vie exigeant tant moralement que physiquement. Les filles rencontrent le plus souvent un garçon *ZI* qui les fascinent et avec qui elles entretiennent des relations amoureuses.

« Mais, après, des fois, je me dis que j'ai pas vraiment vécu le monde de la rue. Je le côtoie depuis longtemps, et ça a été que par périodes, par des rencontres en fait de personnes. J'ai pas moi vraiment mis mon grain de sel. À par à Sénac (au squat) où vraiment je me suis investie, j'ai vraiment eu ma place un moment dans cette famille et que je la garderai malgré tout parce que c'est des gens auxquels je me suis attachée. Mais tu vois tout ce que j'ai vécu à Sénac, de ma relation avec Yogui qui était compliquée j'ai loupé pas mal de chose. Mais je sais que ce que j'ai vécu c'est lié à lui parce que sinon je serai peut-être pas restée, j'aurai trouvé un autre chemin aussi quoi. » Mumu, 2010

Souvent en conflit avec leur famille, se sentant mal aimés, rejetés, y compris de l'institution scolaire, ils trouvent dans la famille de la rue des relations affectives, passionnées, une place valorisée.

« Chez ma mère ça se passait trop mal je voulais plus y retourner. Et elle m'a dit en gros que j'étais un échec et que voilà j'étais une merde. Et donc je suis allée chez mon père et ma belle mère m'a envoyé un message en rentrant. Des trucs horribles alors que j'avais à peine 18 ans. Et en fait, j'ai fait écouter le message à mon père et je lui dis voilà : « je voudrais que tu réagisses et que tu me défendes. ». « Bon bé voilà, tu réagis pas alors je crois qu'on a plus rien à se dire. En fait à l'époque moi je suis allée chercher un demi de came avec Mike à Sénac au squat. En fait là j'ai rencontré Sioux. Tu vois on s'est trouvé des points communs, deux nanas on était toute les deux dans la merde : « il faut absolument que je trouve un appart et tout », elle me dit : « écoute si tu veux tu peux rester et on

peut se prendre une chambre toutes les deux. ». Donc le premier soir on a dormi dans la chambre à Yogui et après en fait je suis sorti avec lui. » **Mumu, 2010**

Cependant la rudesse du mode de vie : le confort précaire, les relations parfois très conflictuelles, violentes, la fatigue liée aux consommations psychotropiques, aux nuits écourtées, et les disputes conjugales, les poussent à réintégrer l'espace d'un temps le foyer familial. Des aller-retours vont se routiniser parfois plus de 3 années durant pour enfin déboucher sur un choix clair : l'engagement entier dans la vie zonarde, l'accession au statut de *Z I*, ou l'élection d'une vie normée comprenant travail, formation, hébergement chez les parents, en foyer ou en appartement. Les ressources scolaires dont ils bénéficient (niveau BEP, seconde, première générale) leur permettent en effet de réintégrer le monde « ordinaire » avec plus de facilité que les *Z I*. Mumu qui a hésité pendant 2 ans retourne finalement chez sa mère après diverses ruptures plus ou moins violentes avec Yogui. Grâce à son niveau de première littéraire, elle intègre facilement une formation dans la gestion des espaces verts qu'elle s'apprête à terminer. Poly, elle aussi de niveau première littéraire, après sa séparation avec Kundevitch s'engage dans un service civil lui permettant d'acquérir une expérience dans le monde du social. Elle désire intégrer une école en travail social. Les *Z Int*, sont eux aussi considérés comme un groupe annexe, des subalternes, quelques fois comme des « *fils à papa, maman* » (**M. Z**) du fait de leur engagement moins importants dans le quotidien *Zonard* et ses valeurs, de leurs connaissances du milieu, des pratiques, moins aboutis.

Les *Z I*, « *les vrais Zonards* » comprennent des experts de la rue qui cumulent plus de 4 années de vie zonarde et des novices qui ne passent pas par le stade *Z Int, Satellites*, mais épousent dans un élan la vie dans la rue. Ils vivent à temps complet en squat, en camion, en tente, ou dans la rue (parking, hall), sont âgés de 14 à 30 ans. Ceux qui circulent en camion sont appelés Traveller et jouissent d'un statut plus valorisé. Ils incarnent le modèle de référence porteur des valeurs de liberté, d'indépendance, de voyage. Ils sont pour certains de gros dealers, qui grâce à leurs voyages (Hollande, Espagne, Pays de l'Est) approvisionnent les *Zonards* en différentes drogues, avec une spécificité : un bon rapport qualité prix. Cependant, l'accession au camion est majoritairement effectuée en début de carrière par des personnes plus aisées, souvent scolarisées plus tardivement que les squatteurs, donc ayant un capital plus élevé (scolaire, économique, culturel, familial). Ils s'engagent dans cette voie plus tard vers 18, 20 ans. Il semble ainsi particulièrement difficile d'accéder à ce mode de vie après quelques années dans la rue. La gestion pécuniaire au jour le jour, entrave tout projet nécessitant d'économiser. Les voyageurs sont donc des individus engagés dès le début de leur carrière, n'ayant que rarement vécus en squat ou tentes.

Ceux qui vivent en squat ou en tente sont pour deux tiers des garçons de 16 à 30 ans, des filles de 16 à 28 ans. Les hommes, déscolarisés précocement (14-16 ans), troublant l'ordre scolaire de par leurs comportements violents dès l'école primaire, ont tout de même expérimenté le monde du travail mais sans succès (BTP, travaux saisonniers). Les filles ont généralement un niveau d'étude supérieur (lycée professionnel ou général) et travaillent plus régulièrement dans des emplois précaires (travaux saisonniers, restauration). Leur passé est marqué par des maltraitances familiales, des placements, des suivis éducatifs de l'ASE plus fréquents que dans les deux autres sous-groupes et une exposition prématurée à des faits déviants. Une perception accrue des inégalités sociales et la conscience de ne pouvoir y échapper, motivent ces jeunes dans l'adhésion à un primo groupe de pairs déviants avec la pratique d'activités délinquantes (vols, deal, consommation de drogue). Ils fréquentent par la suite divers groupes déviants, puis finalement rencontrent des *Zonards* lors de Free Party et adhèrent à ce mode de vie. C'est souvent entre 16 et 20 ans qu'ils décident de partir radicalement dans la rue et de s'affilier à une famille de rue qu'il connaisse un peu auparavant. Une période de tâtonnement est toujours exigée avant l'adoption mutuelle du jeune et de sa *famille de la rue*.

Les experts de la rue connaissent toutes les combines pour trouver un squat confortable (eau, électricité, espace) et le conserver (discrétion, verrou, choix des convives). Craints et respectés, ils incarnent le modèle auquel les novices aspirent. Un système de transmission entre hommes, des aînés vers les novices est souvent mis en place. Le débutant suit un plus ancien, un *père de la rue*, et apprend toutes les stratégies de survie, les règles de fonctionnement de la *Zone*, les goûts et pratiques culturels punks, techno (techniques de deal, de vol, de consommation de drogue, de bagarre, d'obtention d'aides sociales, d'ouverture d'un squat, de réparation de camion, l'apparence à adoptée, la pratique pour certains de la musique électronique...). Cet apprentissage dure en moyenne un an. En partant voyager seul, en se créant son histoire qu'il reviendra conter, le néophyte s'affranchit de son *père* afin d'accéder lui-même au statut *d'expert en devenir*. Dans cette communauté patriarcale, les filles, quant à elles,

sont généralement initiées par leur compagnon et peu par des femmes plus expertes. Elles partent rarement seules faire leur preuve et leur expertise s'évalue d'une part au temps dans la rue passée, d'autre part à la réputation de leur conjoint. Les experts Nia et Yogui, les plus aguerris, gèrent le squat de *la Family*, font respecter les règles, décident des sanctions, protègent *la famille* avec l'aide des garçons plus débutants. Ils sont considérés comme *les parents* à qui l'on doit respect, obéissance. Les règles, les lois maintenues concernent essentiellement le vivre ensemble, les interactions entre *Zonards* et n'interviennent jamais dans la vie privée des squatteurs. La violence est donc utilisée à ces fins. Le vol, l'arnaque, la trahison, le mensonge, les rumeurs, sont considérés comme des atteintes à l'honneur que le *Zonard* se doit de réparer en assénant au coupable des représailles allant du verbal, au physique quelquefois armé d'un couteau ou de son chien, en passant par les *mises à l'amende*, suivant la transgression. L'irresponsabilité est elle aussi réprimandée surtout lorsqu'elle met en jeu d'autres acteurs ou l'éducation d'un chien. Cette attitude peut conduire à la confiscation de l'animal. A l'opposé de leur idéologie libertaire, la violence et sa pratique, surtout dans les premiers temps, permettent aux acteurs de se positionner dans la hiérarchie de la *Zone*, respectant le principe de la loi du plus fort (Rubi, 2005). Ceux qui n'adhèrent pas à cette norme sont considérés comme des *baltringues*²⁶, sans cesse malmenés. Ce statut peut par ailleurs être attribué à un *Zonard* qui vend des drogues de mauvaises qualités. Les drogues doivent en effet répondre à un rapport qualité quantité prix honnête. De plus une distinction claire est faite entre drogues ludiques, entretenant la sociabilité du groupe, pourvoyeuse de plaisir, d'introspections, de distanciation de la réalité, d'émancipation comme les hallucinogènes les excitants et, celles, plus aliénantes, comme l'héroïne les médicaments (peu fréquents sauf ceux de substitution), particulièrement mal perçus malgré leur utilisation majoritaire. Chez *la Family*, tous en effet, tentent de s'en détacher, élaborent des stratégies de réduction des doses, de détournement, dissimulent leurs prises, dans un désir de réappropriation : être dépendant sans subir. Pour eux, les *Zonards* qui revendiquent les opiacés comme une drogue positive sont *des camés*, statut particulièrement dénigrant. Ils ont à leurs yeux, perdus toute velléité de révolte, et pensent dans une optique conspirationniste que ceux-ci font le jeu des puissants en se laissant contrôler par une drogue réintroduite par les gouvernements à cet effet.

La Zone : une culture groupale

Loin des discours décrivant le mode de vie *Zonard* comme anémique, cette définition de la population met ainsi en évidence l'organisation de ce groupe, le partage de valeurs, normes et règles propres, les distinctions statutaires qu'eux-mêmes opèrent, et les différents parcours repérés. Évidemment, tout ceci reste schématique et concourt à montrer la culture zonarde comme un tout unifié qui ne l'est pas. Dans ce système, des discontinuités sont bien présentes. Cependant, l'exercice requis ici ne me permet pas d'en faire état, et celles-ci ont été tant et si bien énoncées que la prise de partie est de démontrer que sous des apparences de désorganisation et d'irrationalité, le mode de vie *Zonard* est aussi rationnel, réflexif, construit qu'un autre.

L'approche par la théorie ancrée, a donc permis de réaliser une définition bien différente de celles proposées par les recherches antérieures voyant dans la condition de *Zonard*, une fatalité subie, pathologique, une adaptation situationnelle, une passivité. Cette démarche et le partage — bien que partiel — de l'autorité scientifique (tous les membres de *La Family* n'ont pu y participer), autorisent la mise en exergue de différentes catégories de *Zonards* : *Zonards Inconditionnels*, *intermittents*, *Satellites*. Sans celle-ci, et le recours aux interprétations des acteurs, la coconstruction chercheur/enquêtés qu'elle impose, il aurait été impossible de considérer l'enchaînement des facteurs comme des imbrications rationnelles, réflexives. Amselle (2009) évoque la labilité des contenus culturels, le rôle des interactions dans l'émergence des cultures. Je m'y rallie. L'existence sociale de la *Zone*, sa visibilité, requièrent les réactions de l'opinion publique, des autres groupes sociaux qu'ils côtoient. Son attractivité pour certains lycéens en quête de marginalité, de contestations durant un été, n'aurait pas eu tant de puissance, si les autres ne les avaient pas tant stigmatisés. Ils n'auraient pas non plus fait autant d'adeptes s'ils n'étaient devenus un symbole contre-culturel libertaire pour une fraction de la jeunesse qui si elle est bien évidemment issue de milieux en difficultés n'est pas moins actrice que d'autres. Mélangeant références techno alternatives, punks et alter mondialistes, ils incarnent ce qui à une autre époque se traduisait peut-être sous la forme de la culture hippie, punk. La teneur de celle-ci est sans doute plus déviante ; du moins les activités qui s'y attachent plus délinquantes, mais n'est-ce pas le reflet d'une société elle-même plus ambivalente qui oscille entre maintien d'une

²⁶ Baltringues, homme de peu de valeur, sans courage, sans force, sans morale.

normativité implicite fortement performative, et plébiscite la transgression en tant que preuve d'un jeunisme, d'une audace, caractéristiques essentielles à l'homme compétitif, et flexible (Ehrenberg, 1996). La contre-culture *Zonarde* pourrait alors être interprétée comme une réaction normale, comme un épiphénomène de la conjoncture sociale actuelle et non comme une anomie (E. Durkheim, 2007). Elle est structurée, normée mais avec ses propres normes, non pas les notre : une déviance conforme, comme le souligne E. Debarbieux.

Bibliographie :

AMSELLE J. L, 2009, *Logiques métisses : anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, édition Payot, Paris, collection nouvelle présentation, 276 P.

AVILES. A, HELFRICH. C , 2004, 33 (4), August, Life skill services needs : perspectives of homeless youth, *Journal of youth and adolescence*, p 331- 338.

BACHMAN. C, COPPEL. A, 1989, *La drogue dans le monde hier et aujourd'hui*, Albin Michel, Paris, collection points actuels, 666 p.

BECKER. H. S, 1985, *Outsiders : Études de sociologie de la déviance*, (Traduit par : J.M. Chapoulie et J.P. Briand) Métailié, 1963, traductions Paris, 247 p.

BELLOT. C, 2003, « Les jeunes de la rue : disparition ou retour des enjeux de classe ? », *Lien social et Politiques*, n°49, p 173-182.

BERGER. P, LUKMANN. T, 1996, *La construction sociale de la réalité*, Armand colin, Paris, 288 P.

BLANCHARD. C, 2009, « Des routards prisonniers dans la ville », *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], n°7, Printemps, mis en ligne le 08 octobre 2009,

BOUILLON. F, 2002, *Revue Française des affaires sociales*, A quoi servent les squats ? p 45 à p 64.

BOURDIEU. P, Chamboredon. J.C, Passeron. J.C, 1983, *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques*, 1ere édition 1968, Mouton éditeur, La Hayes, 4ème édition, 357 P.

BOURGOIS. P, 2001, *Enquête de respect : le crack à New York*, Seuil, collection Liber, 394 p.

BRANNIGAN.A, CAPUTO. T, 1993, *Studying Runaways and Street Youth in Canada: Conceptual and Research Design Issues*, Ottawa, Solliciteur général du Canada.

BRENT. B, 2007, 31, A repeated observation approach for estimating street homeless population, Evaluation Review, p 166-199.

BROUSSE.C, FIRDION.J-M, MARPSAT. M, 2008, Les sans-domiciles, La découverte, Repères, 118P.

CASTEL. R, 1995, *Lien social et Politiques*, « Les pièges de l'exclusion », n° 34, p. 13-21.

CAUSE. A.M, PARADISE. M, GINZLER. J.A, EMBRY. L, MORGAN. C. J, LOHT. Y, THEOFELIS. J, 2000, 8, The characteristics and mental health of homeless adolescents : age and genre differences, *Journal of emotional and behavioural disorders*, p 230-239.

CHARLES-NICOLAS. A, 1984-1985, À propos des conduites ordaliques : une stratégie contre la psychose ?, *Topique*, vol 33-56, Paris, p 207-229

CHASSAGNAC.F, 2010, *Les sans-abri à La Rochelle de nos jours*, L'harmattan, Logiques sociales, 160P.

- CHOBEAUX. F, 1996, *Les nomades du vide*, La Découverte, Paris, 96 p.
- CLIFFORD. J, MARCUS. G. E, 1986, *Writing culture : the poetics and politics of ethnography : a school of American research advanced seminar*, University of California press, Berkeley ; Los Angeles ; London, 294 P.
- COHEN. A.K, 1955, *Delinquent Boys*, The Culture of the Gang, Free Press, New York, 198 p.
- CÔTÉ, M. M, 1991, *Les jeunes de la rue*, Montréal, Ed Liber, 182 P.
- DAMON. J, 2008, *La question SDF*, PUF, Lien social, 277P.
- Sous la direction de DEBARBIEUX. E, 2002, *L'oppression quotidienne*, Recherches sur une délinquance des mineurs, La documentation Française, 249 p, collection La sécurité aujourd'hui.
- DECLERCK. P, 2001, *Les naufragés : avec les clochards de Paris*, édition Plon, Paris, collection Terre humaine, 457 p.
- DEQUIRE. A. F. 2008, « Les jeunes SDF : Entre une scolarité chaotique et une réinsertion problématique », *Diversité*, « les 16-18 ans en France et en Europe », n°154.
- DEQUIRE. A. F, Septembre 2005, « *Evaluations des services et initiatives en faveur des jeunes sans domicile fixe : une comparaison France-Angleterre* », 9ème congrès international de l'EUSARF : « Enfants en difficulté dans un monde difficile », Paris X Nanterre,
- DUBET. F, 1987, *La galère*, Fayard, 503 P.
- DURKHEIM. E, 2007, *Les règles de la méthode sociologique*, (13^{ème} édition), PUF, Paris, 149 p, Quadrige Grands textes.
- ENETT. T. S, BAILEY. S. L, FEDERMAN. E. B, 1999, 40, March, Social network characteristics associated with risky behaviours among runaway and homeless youth, *Journal of health and social behavior*, p 63-78.
- EHRENBERG. A, 2008, *Le culte de la performance*, édition Calmann-Lévy Hachette, Paris, 323 P.
- FERGUSON. K. M, 2009, 24, Exploring family environment characteristics and multitude abuse experiences among homeless youth, *Journal of interpersonal violence*, p 1875-1891.
- FINKELSTEIN. M, 2005, *With no direction homes : homeless youth on the road and in the streets*, Wadsworth, Case studies on contemporary social issues, 147 P.
- GABORIAU. P, TERROLLE. D, 2007, *SDF : Critique du prêt-à-penser*, édition Privat, 170 P.
- GAETZ. S, 2004, July, Safe street for whom ? Homeless youth, social exclusion, and criminal victimization, *Canadian journal of criminology and criminal justice*, p 423- 455.
- GEERTZ. C, 1983, *Bali : interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris, Collection Bibliothèque des sciences humaines, 255 P.
- GUILLOU. J, 1998, *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou "Au bout d'être énervé"*, Paris L'harmattan, 132 P.
- HAGAN. J, MC CARTHY. B, 1997, *Means Street*, Youth crime and homelessness, Cambridge University Press, 299 P.
- HOGGART. R, 1970, *La culture des pauvres*, (traduction 1970, F. et J-C. Garcias, J-C Passeron), Les éditions de minuit, Paris, Le sens commun, 420 P.

HURTUBISE. R, VATZ LAAROUSSI. M, DUBUC. S, 2000, *Jeunes de la rue et famille. Des productions sociales et des stratégies collectives au travers des mouvances du réseau*, Université de Sherbrooke, rapport de recherche présenté au Conseil Québécois de la Recherche Sociale.

HURTUBISE. R, VATZ LAAROUSSI. M, DUBUC. S, 2001, Réseaux, stratégies et compétences : pour une analyse des dynamiques sociales à l'oeuvre chez les jeunes de la rue, *Homme et société*.143-144, p 87-103.

KIDD. S. A, DAVIDSON. L, 2007, Vol 35 (2), "You have to adapt because you have no other choice" : the stories of strength and resilience of 208 homeless youth in New York city and Toronto, *Journal of community psychology*, p 219- 238.

KIDD. S. A, 2007, 36, April 1, Youth homeless and social stigma, *Journal of youth and adolescence*, p 291-299.

KIDD. S. A, 2009, 9, April, "A lot of us look at life differently" : homeless youths and art on the outside, *Cultural studies, Critical methodologies*, p 345-367.

KURTZ. P. D, 1991, 26 (103), Problems of maltreated runaway youth, *Adolescence*, p 543- 555.

LABERGE. D (sous la direction), 2000, *L'errance urbaine*, éd Multimondes, 442 P.

LE BRETON. D, 1991, *Passions du risque*, édition Métailié, Paris, 185 P.

LE BRETON. D, 2002, *Conduites à risque : des jeux de mort au jeu de vivre*, PUF, Paris, collection Quadrige essai, 223 P.

LE REST. P, 2006, *L'errance des jeunes adultes, causes, effets, perspectives*, L'harmattan, collection Éducation et prévision, 224 P.

MARPSAT. M, FIRDION. J. M, 2001, Les ressources des jeunes sans domiciles et en situation précaire, *Recherches et prévisions*, n°65, p 91-112.

MARPSAT. M, FIRDION. J. M, MERON. M, 2000, Le passé difficile des jeunes sans domicile, *Population et sociétés*, n °363, décembre.

MOIGNARD. B, 2008, *L'école et la rue : fabriques de délinquance : recherches comparatives en France et au Brésil*, PUF, Paris, collection Partage du savoir, 216 P.

MOORE. J, Journal Vidange, n°1, consultation en ligne le 03/02/2011 <http://anarchieverte.ch40s.net/2010/07/une-introduction-au-primitivisme/>

OBLET. T, RENOARD. J. M, 2006, *Cahiers de la sécurité intérieure*, n°61, *Ville en sécurité, sécurité en ville*, Inégalités d'accès à la sécurité en ville, la police n'est pas coupable, p 9 à 29.

OGBU, J, 1992, *Revue Française de Pédagogie*, Les frontières culturelles et les enfants des minorités, 101 : p 9-26.

O'HARA. C, 1995, *The Philosophy of Punk : More Than Noise*, AK Press, Edinburgh, Scotland and AK Press San franciscoPrint in U.S.A, 148 P.

PATTEGAY. P, 2001, L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance. *Déviance et société*, p 257 à p 277, 366 p.

PARAZELLI. P, 2002, *La rue Attractive*, Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue, Presse Universitaire de l'Université du Québec, Québec, collection problèmes sociaux et interventions sociales, 357 P.

PAUGAM. S, *L'exclusion* : l'état des savoirs, Éditions la Découverte paris, 1996, 582 P.

PERETTI-WATEL. P, 2004, « Du recours au paradigme épidémiologique pour l'étude des conduites à risque », *Revue française de sociologie*, vol 45, n°1-2, p 103-132.

PICHON. P, *Vivre dans la rue : sociologie des sans domicile fixe*, Montreuil, 2007, Aux lieux d'être, 300 P.

POIRIER. M, HACHEY. R, LECOMTE. Y, 2000, « L'inquiétante étrangeté de l'itinérance », *Santé mentale au Québec*, vol 25, n°2, p 9 à p 20, <http://id.erudit.org/iderudit/014449ar>, article en ligne (consultation le 10/09/2008 à 10h30).

POIRIER. M, GAGNE. J, 1989, Une jeunesse sans repères, *Santé Mentale au Québec*, vol 14, n°1, p 215-220.

POURTAU. L, 2009, *Techno*, Voyage au Coeur des nouvelles communautés festives, CNRS éditions, Paris, 196 P.

RACINE. E, 2002, *Le phénomène techno*, Ed. Imago, Paris, 213 P.

RAPPORT BONNE MAISON, 1982, http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/cgi-bin/brp/telestats.cgi?brp_ref=834037801&brp_file=0000.pdf

RILEY. S, MORE. Y, GRIFFIN. C, 2010, 18 (1), The pleasure citizen : analyzing partying as a form of social and political participation, *Young*, p 33-54.

RUBY. S, 2005, *Les crapuleuses*, PUF, Broché, Paris, 207 P.

SMITH. H, 2008, 51, Searching for kinship : the creation of street families among homeless youth, *American behavioural scientist*, p 756- 771.

STRAUSS. A.A, GLASER.B.G, Paris, Armand Colin, 2010 [1967], *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, 409 P.

THIBAUT. S, 2005, *Sociétés*, FREE PARTY : Le rayonnement négatif du signe, n°90, 4, p 89-99

THOMAS. W, ZNANIECKI. F, 1998, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique*, Nathan, Paris, collection essais et recherches, Sciences sociales, 446 P.

TOMPSON. S. J, KIM. J, Mc MANUS. H, FLYNN. P, KIM. H, 2007, 50 (6), Peer relationships : a comparaison of homeless youth in the USA and South Korea, *International social work*, p 783- 795.

TOMPSON. S. J, BARCZYK. A. N, GOMEZ. R, DREYER. L, POPHAM. A, 2010, 25 (2), Homeless, street-involved emerging adults : attitudes toward substance use, *Journal of adolescent research*, p 231-257.

TORQUATI. J. C, 2002, 23, Personal and social resources as predictors of parenting in homeless families, *Journal of family issues*, p 463-485.

TREND 2001, *Phénomènes émergents liés aux drogues en Aquitaine*, éd papier Juin 2002 (non trouvable), OFDT, CEID, disponible sur le site <http://mildt.systalium.org/article985.html>

TREND, 2004, Sixième rapport national du dispositif *USAGERS NOMADES OU EN ERRANCE URBAINE ET DISPOSITIFS SPÉCIALISÉS DE PREMIÈRE LIGNE OU DE SOIN*, <http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/064000007/0000.pdf>).

TREND 2008, TOUFIK. A, CADET-TAÏROU. A, JANSSEN. E, GANDILHON. M, *Profils pratiques des usagers de drogues en CAARUD*, <http://www.ofdt.fr/BDD/publications/docs/epfxatoa.pdf>, consulté le 10/ 01/ 2010.

TYLER. K. A, 2006, 21, A qualitative study of early family histories and transitions of homeless youth, *Journal of interpersonal violence*, p 1385- 1393.

TYLER. K. A, MELANDER. L. A, NOEL. H. A, 2009, 24, Bidirectional Partner violence among homeless young adults : risk factors and outcomes, *Journal of interpersonal Violence*, p 1014- 1035.

VEXLIARD. A, 1997, *Introduction à la sociologie du vagabondage*, L'harmattan, Collection Les introuvables, Paris, 244 P.

WACQUANT. L, 2006, 2007, *Parias urbains*, Ghetto, banlieues, État, Edition la découverte, Paris, collection poche Sciences humaines et sociales, 331 P.

WHITBECK. L. B, HOYT. D. R, AKLEY. K. A, 1997, 7 (4), Abusive family backgrounds and later victimization among runaway and homeless adolescents, *Journal of research on adolescence*, p 375-392.

WHITBECK. L. B, JOHNSON. K. D, CHAPPLE. C. L, KURT. D, 2004, 2, Gender and arrest among homeless and runaway youth : an analysis of background, family, and situational factors, *Youth violence and juvenile justice*, p 129-147.

WHYTE. F, 2002, *Street Corner society* : la structure sociale d'un quartier italo-américain, La découverte, Paris, 400 p, collection La Découverte-poche. Sciences humaines et sociales.

YATES. G. L, Mc KENZIE. R, PENNBRIDGE. J, COHEN. E, 1988, 78 (37), July, A risk profile comparison of runaway and non-runaway youth, *American Journal of Public Health*, p 820-821.

ZANTEN (VAN). A, 2001, *L'école de la périphérie*, Paris, PUF, 424 P.

ZENEIDI-HENRY. D, 2002, *Les SDF et la ville*, Géographie du savoir vivre, édition Bréal, collection D'autre part, Bréal, 288 P.